

**LA SITUATION SOCIALE ET MILITAIRE**  
**DE LA CASTE DIRIGEANTE DANS L'INDE ANCIENNE,**  
**TELLE QU'ELLE SE PRESENTE DANS L'ÉPOPÉE SANSKRITE.**  
PAR EDWARD W. HOPKINS,  
PROFESSEUR AU BRYN MAWR COLLEGE, BRYN MAWR, PA.

## **B. La Cavalerie**

Je ne trouve dans l'épopée aucun mot qui corresponde à ce titre, mais plusieurs pour «cavaliers» (*aśvāroha*, *hayāroha*, *hayārohavara*, *vājin*, *sādin*), tous signifiant «ceux qui montent à cheval»<sup>1</sup>. Ce fait nous montre l'usage que l'on faisait des chevaux. Zimmer dit que l'équitation est connue depuis l'âge védique, mais ne trouve pas de cavalerie montée dans les batailles. Nous avons cependant une cavalerie à l'âge épique, mais elle n'est pas organisée<sup>2</sup>. Les soldats à cheval sont reconnus comme un corps (*kulam*), différent des autres, bien sûr, mais ils n'agissent pas ensemble. Ils apparaissent comme des groupes qui vont de pair avec les chars de guerre et dépendent d'eux ; mais des cavaliers isolés apparaissent partout. Leur utilisation a été fortement influencée par celle des éléphants. Un groupe de cavaliers est mis en détoute par un éléphant. Ils sont donc répartis en petit nombre pour protéger les chars de guerre et rester sur les flancs de leurs propres éléphants. En fait, ils sont formellement assignés à ceux-ci, mais ils semblent généralement entourer les chars.

Monter à cheval est si commun, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre<sup>3</sup>, que nous sommes assez surpris de l'indifférence affichée pour l'art équestre ; on voit surtout des cavaliers tomber de leurs chevaux, souvent de peur seulement. Ils sont généralement regroupés avec les *hastisādinaḥ* ou soldats à éléphant, comme une force antithétique à la force principale de l'armée, les guerriers à char. Ainsi, deux guerriers nobles avancent sur leurs chars, «avec des chevaux et des cavaliers, comme avec des cygnes rapides» ; et nous trouvons des cavaliers (violant les règles!) combattant avec des guerriers à char, «leur perçant la

---

<sup>1</sup> Cf. pour ces termes vi. 46. 29 ; 55. 25 ; 63. 15 ; 71.16 ; viii. 21. 23, etc.

<sup>2</sup> Pāṇini nous donne *āśva*, mais ce n'est pas forcément une cavalerie.

<sup>3</sup> Monter à cheval était un divertissement habituel. Un fils dit à son père en i. 100. 61 : «Tu sembles en mauvaise santé, pâle et triste ; tu ne sors plus à cheval» (*na cā 'śvena viniryāsi*).

tête»<sup>4</sup>. Les strophes précédentes, avec la métaphore du cygne, décrivent les chevaux montés comme portant plumets et *āpīḍa*, que le commentateur prend pour des carquois, mais qui signifie probablement des guirlandes de fleurs<sup>5</sup>. Le même passage ajoute le sort réservé à de «nombreux cavaliers» tués par un guerrier noble avec des «flèches bien droites» (vi. 46. 23).

Les cavaliers servent en quelque manière d'aides-de-camp, et sont envoyés par le roi avec des messages, car ce ne sont pas des cavaliers ordinaires, mais des guerriers nobles à cheval servant le monarque<sup>6</sup>.

Bien que les cavaliers soient supposés attaquer seulement leurs semblables, ils affrontent des guerriers à char, comme nous l'avons vu plus haut, et combattent par l'arrière et par le côté les éléphants, qu'ils n'osent pas affronter de face ; car ces «montagnes de bêtes», quand elles sont rendues furieuses par le combat, retournent fréquemment à la fois les chars de guerre, et les chevaux et leurs cavaliers ensemble<sup>7</sup>.

Dans un passage, les cavaliers attaquent d'autres cavaliers à coups de flèches, mais immédiatement après, ils attaquent un cocher de la même manière<sup>8</sup>. Dans un autre passage, un guerrier noble renverse des guerriers à char de leurs chars, et des cavaliers du dos de leurs chevaux, ce qui est habituellement le fait de cavaliers<sup>9</sup>. Les cavaliers sont les combattants dont on dit qu'ils sont «ivres de combat», *yuddhaśauṇḍa*<sup>10</sup>. Les armes des cavaliers sont normalement les flèches seulement, mais ils utilisent aussi parfois des lances, des couteaux ou de courtes épées<sup>11</sup>.

---

<sup>4</sup> vi. 46. 22, *aśvair agryajavaiḥ kecid āplutya mahato rathān (rathāt ?), śrāṃsy ādadire virā rathinām aśvasādinaḥ*.

<sup>5</sup> *hayair api hayārohās cāmarāpīḍadhāribhiḥ, haṃsair iva mahāvegair anyonyam abhividrutāḥ*, vi. 46. 20 (*cāmarakalāpa*, N.). Les *sādinaḥ* (equites assis) sont opposés aux *pādātāḥ* (pedites), et aux *rathinaḥ* (ceux sur petorrita). Cf. vi. 71. 43 ; 73. 43 ; 75. 25 ; 79. 61 ; vii. 145. 36 ; viii. 28. 19, 22. «Les soldats sur les épaules des éléphants» (*gajaskandhāḥ*) sont opposés aux fantassins et aux guerriers sur *rathopastha* et *vājiprṣṭha*, viii. 78. 55 (ici, comme habituellement, la forme *pādātāḥ*).

<sup>6</sup> vi. 120. 28 : cf. *śūrā hayasādinaḥ*, vi. 105. 11 (ici un garde du corps).

<sup>7</sup> *sāśvārohān hayān kānścid unmathya varavāraṇāḥ, sahasā cikṣipuḥ ... sāśvārohān viṣaṇāgrair utkṣipyā turagān gajāḥ, rathaughān abhimṛdnantaḥ sadhvajān abhicakramuḥ*, etc., vi. 46. 26-27.

<sup>8</sup> vi. 57. 11, 19.

<sup>9</sup> vi. 108. 33. Cf. les récits semblables en vi. 63. 15 : *sādinaś cā śvapṛṣṭhebhyaḥ* jetés à bas de leurs chevaux par un guerrier avec sa massue ; comme il le fait avec les guerriers à éléphants, les fantassins et ses autres adversaires, «comme un éléphant écrasant des roseaux» (*naḍvalāni*, ib. 14).

<sup>10</sup> R. ii. 125. 14. De même des barbares sur leurs éléphants, Mbh. vii. 112. 17.

<sup>11</sup> vii. 165. 21, *sādinaḥ sādibhiḥ sārthaṃ prāśaktiṣṭipānayaḥ samāgacchan*. Cf. les armes des cavaliers et des guerriers à éléphant comme *prāsa*, *mudgara*, *nistriṃśā*, *paraśvadha*, *gadā*, R. vi. 52. 11 ; *prāsa* est confirmé spécialement pour les cavaliers, R. vi. 49. 67 ; et ci-dessus, vi. 57. 19.

Comme les cavaliers combattent seuls, quand ils sont tués personne ne s'en aperçoit et leurs chevaux courent libres, ajoutant au vacarme et à la confusion (vi. 105. 21 sq.). Ils procuraient leur aide la plus utile quand on les lançait contre l'ennemi lorsque les éléphants cessaient d'être efficaces et que la foule était trop dense pour y envoyer les chars de guerre. Alors les cavaliers, isolés, agiles, faisaient merveille sur le troupeau terrifié ds fantassins, sans être gênés par la crainte d'ennemis plus solides (comme en ix. 23. 60 sq.). L'ordre de bataille formel, mais irréal, de l'armée attribuait dix ou cent cavaliers montés pour protéger chaque éléphant (voir ci-dessous). On montre les cavaliers s'endormant sur leurs chevaux quand le combat durait trop longtemps, les guerriers à éléphant et les cochers partageant la même fatigue<sup>12</sup>.

À côté des cavaliers réguliers, nous trouvons souvent des guerriers nobles ou des rois s'enfuyant à cheval quand leurs chars sont démolis et qu'ils ne trouvent pas d'autre salut, comme de sauter dans un char ami (la fuite habituelle) (ix. 25. 23).

Le cheval du cavalier n'était pas guidé par un aiguillon comme celui du char, mais par un fouet. Celui-ci (décrit comme doré) était fixé au poignet du cavalier, laissant sa main libre<sup>13</sup>. Le fouet nous donne une image : celle d'un homme fier, «impatience sous l'injure comme un fier cheval sous le fouet»<sup>14</sup>. On ne sait pas si les selles étaient utilisées ; mais les brides et le mors sont attestés, comme pour les chevaux de char. Probablement, les couvertures trouvées sur le champ de bataille, fréquemment mentionnées, servaient de selles. Les cavaliers portaient des corselets et des turbans en plus de leurs armes<sup>15</sup>.

---

<sup>12</sup> «Certains s'endormaient sur le dos de leurs chevaux, certains dans la caisse de leurs chars, certains sur l'épaule des éléphants», vii. 184. 38.

<sup>13</sup> *baddhāḥ sādibhujāgreṣu suvarnavikṛtāḥ kaśāḥ* (comme l'*aṅkuśa* pour les éléphants), viii. 58. 30. Le cheval de char était poussé avec un *pratoda*, l'éléphant avec un *tottra* et un *aṅkuśa*, et le cheval du cavalier par un *kaśā*, vii. 134. 6.

<sup>14</sup> *vaco na mamṣe ... uttamāśvah kaśām iva*, ix. 32. 36. Cf . viii. 21. 23, and R. ii. 16. 22, *vākkaśayā* (Epic, loc. cit., *vākpratodena*) *paripīditah kaśaye 'va hayaḥ sādhus tvarāvān*.

<sup>15</sup> In viii. (21. 23) 24. 66 (cavaliers armés de flèches, d'épées, de lances et portant *kañcuka* et *uṣṇīṣa*) ; la *khalina*, la protection, etc., du vi. 54. 59 sq., pouvaient appartenir à n'importe quel cheval. J'hésite à prendre *pīṭhaka* en i. 84. 21 pour «selle», (comme le suggère P. W.). Le commentateur comprend un équipage royal (*rājayogya*), et le décrit comme tiré par des hommes ; le *narayāna* que nous avons rencontré plus haut. Le contexte supposerait un véhicule, peut-être comme le *śbikā* de la strophe suivante, qui suffirait à expliquer le «siège» (*narayānaviśeṣās takhatarāvā iti mleccheṣu prasiddhāḥ*), et donnerait le même sens de couche que *pīṭhikā*, p.ex. R. v. 13. 54. Le *pīṭhamarda* (iv. 21. 33) n'implique pas nécessairement une selle, car le siège peut être une couverture (*kambola*), ou *aśvāstara*, *paristoma*, *rāñkava* – tous ceux-ci étant utilisés avec des chevaux, «étendus sur eux» (vi. 96. 74) ; nous pourrions considérer *pīṭha* comme une selle, si ce n'était l'évidence que ce genre de

**LA SITUATION SOCIALE ET MILITAIRE**  
**DE LA CASTE DIRIGEANTE DANS L'INDE ANCIENNE,**  
**TELLE QU'ELLE SE PRESENTE DANS L'ÉPOPÉE SANSKRITE.**  
PAR EDWARD W. HOPKINS,  
PROFESSEUR AU BRYN MAWR COLLEGE, BRYN MAWR, PA.

### C. Les éléphants

Le nom commun utilisé dans l'épopée pour éléphant, *gaja*, *nāga*, *dvipa*, *hastin*, *kareṇu*, *karin*, *dantin*, *dvirada*, *mātaṅga*, *kuñjara*, *vāraṇa*, *pota*, provient en grande partie d'adjectifs purement descriptifs («celui qui boit deux fois», «celui qui possède une trompe», «celui qui possède des défenses», etc.), et sont synonymes<sup>16</sup>.

Ces animaux étaient utilisés en masse comme un mur mouvant pour attaquer à la fin de la bataille, comme un mur fixe en défense, et, troisièmement, individuellement, pour piétiner la masse confuse des désespérés ensanglantés qui formaient l'arrière-plan de toute scène de bataille. Plus rarement, ils étaient utilisés de manière civilisée par des guerriers respectables. Mais, comme on nous les représente généralement, ils étaient montés par des bandes de soldats de basse naissance se tenant sur leurs épaules (*gajaskandāḥ*), armés de couteaux, de dagues, de pots d'huile, de pierres et d'autres armes et missiles, avec lesquelles ils frappaient les soldats en dessous d'eux. Les *gajārohāḥ* ou *hastisādināḥ* étaient ainsi utilisés pour saisir leurs victimes en dessous d'eux par les cheveux et leur trancher la tête, ou pour glisser vers l'avant sur leurs défenses et tuer les chevaux ou les hommes que les armes de ces animaux pouvaient manquer. Les cavaliers étaient spécialement envoyés à l'avant pour attaquer les éléphants, mais toujours à couvert. Maîtriser un éléphant demandait des études spéciales et la «science des éléphants»

---

choses manquait complètement dans les descriptions de ce que pouvaient porter chevaux ou écuyers. En vii. 23. 37 nous trouvons pour des chevaux *rukmapīṭhāvākīrṇā hayāḥ* (C. *pr̥ṣṭha*, v. N.) : Ce qui est compris par le commentateur pour des chevaux au dos jaune, mais ici, certainement pas sellés. Mais cf. Var. P. 96. 10, de la période puranique, *aśvāḥ ... kāñcanapīṭhanaddhārohair yuktāḥ*. *Paryāṇa*, selle, n'est pas utilisé. Cf. *padma* des éléphants, ci-dessous. Il vaut la peine de noter que la plus ancienne allusion grecque à l'Inde contient une affirmation que certains interprètent comme des chameaux sellés utilisés comme des chevaux (Aeschylus, Suppl. 284 ; cf. Hd. iii. 99.) En vii. 112. 55, on fait boire du vin aux chevaux avant le combat.

<sup>16</sup> Le *gajāroha* monte un *dantin* en vi. 55. 25, etc. ; et le *gajāroha* monte un *kuñjara* en xvi. 7. 36.

était une partie importante de l'art militaire<sup>17</sup>. Les armes généralement utilisées contre les éléphants sont les flèches (le fer) ; mais l'affirmation, faite parfois dans l'épopée, qu'un guerrier tue un éléphant d'une seule flèche, ainsi que beaucoup d'autres affirmations de même nature, doivent être prises avec la latitude que la longitude indienne réclame. La remarque d'Arjuna, qu'il peut tuer Kirāṭa de la pointe de son arc<sup>18</sup>, comme un homme tue un éléphant avec l'extrémité d'un pieu (de fer) aiguisé, montre peut-être que c'était le moyen de s'en débarrasser quand ils devenaient ingouvernables<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> *gajaśkṣā* et *nitiśāstra*, i. 109. 19 ; cf. viii. 38. 16, *hastiśkṣakair vinītāḥ*. Cette science consistait surtout à rester en place. Cf. vii. 87. 19, où des «éléphants harnachés et cruels» (*varmiṇaḥ, raudrakarmiṇaḥ*) sont décrits comme «bien montés» (*suvirūḍhā hastyārohaiḥ*). Pendant l'attaque, on se laisse glisser dessous et l'on frappe, vii. 26. 23 (*añjalikāvedha*).

<sup>18</sup> Cf. xvi. 7. 62, *dhanuskotyā tadā dasyūn avadhīt*.

<sup>19</sup> Cf. la place des éléphants dans le dispositif pris le jour de l'ouverture de la bataille, tel qu'il est décrit ci-dessus. En pleine bataille, une ligne composée ainsi, appelée «ligne des éléphants», est attaquée par un seul guerrier (*nāgānikam*, vi. 115. 29) ; mais normalement, seuls sont trouvés des animaux isolés en désordre. Les descriptions se ressemblent ; on parle en vi. 57. 14, des guerriers se penchant, saisissant leur ennemi par les cheveux (*keśapakṣe*), et lui tranchant la tête ; nous y trouvons aussi, 11 sq., des cavaliers attaqués par des *prāsa* et les éléphants par des *nārācā*, (flèches de fer), et, 16, le «héros qui sait bien se battre» rampant hors de la portée des défenses, *kariviśāṇastha*. Le *vīro raṇaviśāradaḥ* et *gajaśkṣāstravedī*, ici appelé ainsi, montre plus de respect pour cette façon de combattre que nous n'en pouvons supporter sans dégoût. Un entraînement rigoureux est demandé, non seulement au maître de l'éléphant et à son gardien (*mahāmātra*), mais aussi à ceux qui le montent et sont des «experts» dans cette sorte de combat (viii. 22. 3), et, comme le montre cette strophe, en partie des étrangers (*mekalāḥ kośalā madrā daśārāḥ niśadhās tathā, gajayuddheṣu kuśalāḥ kaliṅgaih saha*). Cf. vii. 112. 28 ; xii. 101. 4, *prācyā mātaṅgayuddheṣu kuśalāḥ kūṭayodhinaḥ*. La strophe viii. 78. 55-56 montre que la position ordinaire de ces guerriers se trouve sur les épaules de l'éléphant, différente de celle des cavaliers qui sont à dos de cheval, ou des guerriers dans le «giron» du char de guerre (*kṛtvā śūnyān rathopasthān vājipṛṣṭhān ... nirmanuṣyān gajaskandhān*). Pour le combat éléphant contre éléphant, nous avons la comparaison proverbiale *pratyudyayau rathenā 'śu gajaṃ pratigajo yathā*, viii. 86. 21, et un exemple en vii. 26. 36 ; Pour la manière dont ces animaux percent de leurs défenses et piétinent quand ils sont eux-mêmes attaqués, un des nombreux exemples est : *mahāgajān pārśvataḥ pṛṣṭhataś cai 'va nijaghnur hayasādinaḥ, vidrāvya ca bahūn aśvān nāga viśānaiś cā 'pare, jaghnur mamṛduś cā 'pare, sāvārohānś ca turgān viśāṇāir vivyadhū ruṣā, apare cikṣipur vegāt pragrhya ...* viii. 28. 20 sq. On trouve des récits semblables en vii. 153. 5 ; vi. 46. 27. Pour les armes utilisées, voir plus de détails ci-dessous. La comparaison d'Arjuna de son *dhanuṣkoṭi* avec le *śulāgra* avec lequel un éléphant est tué, se trouve en iii. 39. 48. Cela peut-être une épée. La défense elle-même est appelée une «dent comme un timon», *iśādanta*, à cause de sa taille, v. 86. 7 (*lāṅgala*) ; la même strophe contient la marque de rut bien connue de cet animal (cf. i. 221. 53), et précise, plus loin, que huit est le bon nombre de servants pour un éléphant : *nityaprabhinnān mātaṅgān iśādantān prahāriṇaḥ, aṣṭānucaram ekaikam aṣṭau dāsyāmi ...* La capture des éléphants est rapportée en R. vi. 62. 35, *arthair arthā nibadhyante*

Les grands chefs, les princes, les rois montent si rarement des éléphants que nous sommes fondés à déduire que le fait pour un roi de combattre depuis un grand howdah (*vimāna*) placé sur un dos d'éléphant est plus récent que les autres méthodes de combat à char, et ne sera donc mentionné que dans des interpolations plus récentes. Cela se faisait probablement au cours de joutes pacifiques et n'a été étendu à la guerre que plus tard ; et cela doit alors avoir eu lieu à l'époque où les prouesses des guerriers passaient au second plan ; cependant, nous trouvons quelques cas d'éléphants montés à la guerre, notamment par le prince Yavana<sup>20</sup>.

Les éléphants étaient accompagnés par des «protecteurs», à la fois l'animal qui servait de «garde du troupeau »<sup>21</sup>, et les garde-flancs humains ; nous en trouvons quatre, un à chaque coin de l'animal<sup>22</sup>. Mais nous trouvons que sept guerriers à char est le nombre normal de guerriers pour protéger un éléphant<sup>23</sup>.

Une distribution des forces encore plus formelle donne une image assez différente de l'utilisation d'un éléphant. Ce récit regroupe tous les combattants engagés, et nous le donnerons en entier. Dans ce passage, les éléphants sont considérés, non pas comme un dispositif indépendant, mais comme des aides au guerrier noble à char, dix ou cinquante pour chaque char. Ici, nous voyons que sept hommes (non pas sur des chars comme plus haut) accompagnent chaque éléphant, deux le conduisant à l'aide de crochets (*aṅkuśadharau*), deux portant des arcs, deux des épées, un une lance et une massue (*śaktipinākadhṛṭ*). Dans cette description, la distribution des cavaliers était la suivante : si chaque char de guerre était accompagné de dix éléphants, alors chaque éléphant était accompagné de dix cavaliers, et chaque cavalier, à son tour, d'une garde de dix fantassins, *pādarakṣāḥ* ;

6

---

*gajāir iva mahāgajāḥ* : et non pas par des femelles, comme l'affirme Strabon. Vayu P. i. 16. 19 fait allusion au dressage des éléphants sauvages au moyen d'un crochet.

<sup>20</sup> Cf. i. 69.1 3, *taṃ (rājānam) devarājapratimaṃ mattavāraṇadhūrgatam ... niryāntam anujagmire*. Nous trouvons un prince combattant sur un éléphant en iv. 65. 6 (l'animal est tué immédiatement d'une flèche dans le front). Duryodhana entre ainsi en guerre, vi. 20. 7. Cf. Bhagadatta, vi. 95. 33 sq. ; vii. 26. 19 sq. ; et Wilson, iv. 294. Les grecs donnent un récit spécial des éléphants hindous et de leurs manœuvres (v. Arrien), partiellement confirmé par notre texte (voir I. A. vi. 239).

<sup>21</sup> *gajayūthapa*, vi. 54. 41, etc.

<sup>22</sup> *gajanāṃ pādarakṣāḥ*, vi. 46. 13 ; quatre en iv. 65. 6 : ce sont des guerriers à char qui soutiennent un prince qui monte un éléphant.

<sup>23</sup> vi. 81. 14, *nāgenāge rathāḥ sapta saptā cā 'śvā ratherathe, anvaśvaṃ daśa dhānuṣkā dhānuṣke daśa carmiṇaḥ*. Cf. xvi. 7. 36, *kuñjarair gajārohā yayuḥ ... sapādarakṣaiḥ saṃyuktāḥ sāntarāyudhikā yayuḥ*.

si chaque char était accompagné de cinquante éléphants, alors chaque éléphant était accompagné de cent cavaliers, et chaque cavalier de sept fantassins<sup>24</sup>.

Ces «montagnes de bêtes» (viii. 85. 4, etc.) sont équipées de piques et de harnais de fer. Elles portent une *kakṣyā* ou sangle au milieu, et portent des drapeaux, des *vaijayantī*, des enseignes, des crocs, des carquois, des protections, des chaînes autour du cou, des cloches, des guirlandes, des filets, des parasols et des couvertures, et éventuellement des anneaux autour des pieds<sup>25</sup>.

Le *tottra*, aiguillon, et le *aṅkuśa*, crochet, sont utilisés pour pousser et diriger l'animal. Il nous faut peut-être y ajouter le *kaṅkata*, pour aiguillon<sup>26</sup>. L'éléphant est

---

<sup>24</sup> Ainsi en v. 155. 16 sq. L'Agni Purāṇa donne seulement quinze fantassins, et d'autres descriptions sont également différentes ; ainsi trois chevaux et cinq fantassins sont parfois cités. trois archers se trouvaient sur un éléphant, selon Megasthène. Cf. Wilson, iv. 292 sq. Le dispositif des Matsyas compte 8,000 chariots, 1,000 éléphants, 60,000 chevaux, en iv. 31. 33. Un saint, par exemple, avait cent éléphants pour chaque char, et 1,000 chevaux pour chaque éléphant, vii. 60. 3-4. La vérité de toutes ces affirmations est simplement que nous avons différentes dispositions recommandées à différentes époques, par des personnages différents, et cette dernière version de l'épopée elle-même est purement formelle, et se contredit elle-même, si nous la prenons comme étant la règle.

<sup>25</sup> Cf. ci-dessus et v. 152. 16, *gajāḥ kaṅṭakasamṇāhāḥ, lohavarmottaracchadāḥ*, avec la description semblable d'une armure en xii. 100. 7-8. Cf. R. vi. 111. 10, *hemakakṣyābhiḥ saghaṅṭābhiḥ kareṇubhiḥ* ; and R. v. 80. 32, *kaṅṭakavarma*, pour les éléphants. Voir aussi, Mbh. vii. 36. 34 ; et le *jāla* ou filet (d'or) fixé sur l'éléphant en vi. 20. 7. Le *kaṅkaṇa* ou anneau de pied, iii. (C.) 15757, est *kiṅkiṇi (-bhūṣaṇaḥ)* en B. 271. 22. Les *graiveyā(ṇi)*, colliers, étaient probablement utilisés aussi comme ornements ; ils sont associés à «cloches et épieux» (vi. 54. 54 : cf. 96. 69). Les couvertures, comme dans le cas des chevaux, portent différents noms, *kambala, āstara, āstarāṇa*, etc., et sont faites en laine ou en poils de chèvre (*rāṅkara* ; la meilleure matière laineuse, *āvikaṃ*, venant des montagnards, Pārvaṭīya, v. 86. 9). Des couvertures de laine de couleur, *kuthā*, sont aussi communes (vi. 57.26 ; viii. 24. 64). *Paristoma* peut être un coussin ; on le trouve avec d'autres couvertures sur les voitures et les éléphants, et on dit qu'il est de différentes couleurs. Les éléphants eux-mêmes sont (bleus-) noirs, ou tachetés, *gajā nilāḥ* en vi. 59. 15, etc. L'éléphant blanc d'Indra n'apparaît nulle part ailleurs. *Padminaḥ* s'appliquant à *gajāḥ* peut signifier tacheté. Il peut aussi signifier «portant une haute selle» : littéralement, «équipé de (quelque chose ressemblant à un) lotus», mais s'emploie généralement pour des taches sur le front. Mais en i. 198. 16, N. définit *padma* comme une selle octogonale, portée par huit piliers, i. e. un howdah. Cf. «les éléphants aux ceintures dorées, aux guirlandes, à la *padminaḥ* au plancher doré » du ii. 61. 15 (N. ici dit «tacheté»). En vii. 115. 55, *vimāna* est le howdah (plus tard *varaṅḍaka*). Dans le premier passage, les défenses sont dorées. Les cloches ont un «son aigu» (*paṭughanṭāḥ*) en i. 221. 54. On trouve aussi des ceintures d'or et des drapeaux en ER. ; p.ex. *gajayodhā gajāś cai 'va hemakakṣāḥ patākinaḥ*, R. ii. 101. 35. Cf. Mbh. vi. 60. 4

<sup>26</sup> *Kaṅkata*, p.ex. vii. 187. 47, peut signifier poitrail ou aiguillon. Le *tottra*, vii. 134. 6 : l'*aṅkuśa*, vii. 29. 17 (*sarvaghātī*) ; en ix. 20. 16, ces deux-là servent à pousser «le roi des éléphants» ; Cf vi. 45. 5 ; et aussi ib. 55. 32 (pour le bétail, le mot propre pour aiguillon est *aṣṭrā*). Le «son des cloches et des

à son mieux à l'âge de six ans, un exemple alors de vigueur ; on parle d'éléphants qu'on peut offrir, c'est l'âge parfait<sup>27</sup>. Mais même un jeune éléphant est redoutable : «Alors, il fut comme un jeune éléphant» est une métaphore qui se comprend d'elle-même sur le champ de bataille<sup>28</sup>. Les éléphants ne font pas preuve d'une sagacité particulière, sauf dans un incendie de forêt où ils essaient d'éteindre le feu en l'arrosant (i. 223. 80) ; mais, comme les chevaux, ils sont loués pour leur tolérance aux bruits, quand ils sont bien dressés (ii. 61. 16) ; et, comme les chevaux, ils pleurent au combat<sup>29</sup>. On leur donne occasionnellement des surnoms. Droṇa donne à son éléphant le nom de son fils<sup>30</sup>. Une espèce appréciée en vii. 112. 17 est l'*āñjanaka*. La métaphore du cheval impatient sous le fouet est appliquée au cas du guerrier noble qui supporte aussi peu l'injure qu'un éléphant rendu fou par le crochet<sup>31</sup>. On mentionne souvent le bruit terrible qu'ils font<sup>32</sup>.

8

---

aiguillons des éléphants» est mentionné ici. L'aiguillon, comme le fouet, est doré, vii. 148. 46. Cf. vii. 29. 19b-21a (omis par C.).

<sup>27</sup> *śaṣṭihāyanāḥ, prabhinnāḥ*, iv. 31. 31, etc. Comme cadeau, cf. viii. 38. 9.

<sup>28</sup> *bhīṣmo poto bhavat tadā*, vi. 81. 45 ; *poto* comme «un éléphant de dix ans semble trop jeune».

<sup>29</sup> *aśrūṇi mumucur nāgāḥ*, ix. 23. 24.

<sup>30</sup> *asvatthāme 'ti hi gajaḥ khyāto nāmnā*, vii. 190. 17. Ce nom, d'après son étymologie supposée, convient mieux à un éléphant qu'à un enfant, et nous pouvons aussi penser, vu l'âge de chacun d'eux, que c'est l'enfant qui fut nommé d'après l'éléphant, mais il en est dit autrement : *asvasye 'vā 'sya yat sthāma nadataḥ pradiśo gatam, asvatthāmai 'va bālo 'yaṃ tasmān nāmnā bhaviṣyati*, i. 130. 48-49. Les éléphants immortels ont tous leur nom, le plus célèbres étant celui d'Indra, Airāvata. Cf. v. 99. 15, et la strophe *airāvataḥ puṇḍariko vāmanaḥ kumudo 'ñjanaḥ, puṣpadantaḥ sarvabhaumaḥ supratikaś ca diggajāḥ*, Am. Koc. 1. 1. 2. 5 ; Ag. P. 19. 27 ; Br. Samr. 32. 1 ; K. Nit. xvi. 8 ; Lassen, I. A. i. 364.

<sup>31</sup> iv. 66. 1. Cf. la même image, R. ii. 39. 43 (*tottra*).

<sup>32</sup> *brñhita*, ix. 9. 14 ; 55. 42. Le Brh. Nar. P. 10. 15 sq. donne *hreṣita* comme le bruit fait par les chevaux ; *brñhita* celui des éléphants ; *ṭam* celui des arcs et des flèches (cf. *ṭaṅku, ḍamaru*, sans doute des onomatopées), et *phīt* celui du char de guerre. Pour clore le sujet, les citations tirées du *dhanurveda* dans l'Agni Purāṇa sur l'utilisation des chevaux, des éléphants et des armes, peuvent être considérées comme exactes, bien que n'expliquant pas finalement les affirmations plus vagues de l'épopée. Ainsi, à la fin du chapitre 251 nous trouvons trois chevaux pour un char ; deux porteurs de croc, un guide, deux guerriers sur les épaules, et deux porteurs d'épée pour chaque éléphant ; avant cela, nous avons une liste purement épique des armes ordinaires, et l'affirmation que l'épée est portée à gauche, le carquois à droite, que le lasso a dix mains de long, les flèches douze *muṣṭis*, l'arc quatre mains, plus petit pour les fantassins ; que le soldat ne doit pas crier fort, etc. Les sortes d'armes, etc., sont comme dans l'épopée (cf. Ag. P. 248. 1 sq. ; 24, 36 sq. ; 249. 2 sq. ; 250. 1 sq. ; 251 à la fin).